Th 1995c

1as Jornadas DE Cerâmica Medieval e Pós-medieval

métodos e resultados para o seu estudo

Tondela • 28 a 31 de Outubro de 1992



1.as JORNADAS

DE

CERÂMICA MEDIEVAL E PÓS-MEDIEVAL

MÉTODOS E RESULTADOS PARA O SEU ESTUDO

TONDELA
28 a 31 de Outubro de 1992

CÂMARA MUNICIPAL DE TONDELA

1995

ESTA EDIÇÃO BENEFICIOU DO APOIO DA FUNDAÇÃO CALOUSTE GULBENKIAN

Título: 1.as Jornadas de Cerâmica Medieval e Pós-Medieval – métodos e resultados para o seu estudo
Edição: Câmara Municipal de Tondela
Capa: Cântaro de louça negra de Molelos – Tondela. Fot. de João Manuel Figueiras
Execução gráfica: Edições Afrontamento / Rua Costa Cabral, 859 / Porto
Impressão: Rainho & Neves, Lda. / St.ª Maria da Feira
Depósito legal: 86855 / 95

Porto, Maio / 1995

ÍNDICE

Nota Prévia 7

Palavras de Abertura das 1.as Jornadas de Cerâmica Medieval e Pós-Medieval 11

Tema 1 – Cerâmica

ROSA VARELA GOMES
«Cerâmicas muçulmanas, de Silves, dos séculos VIII e IX» 19

CLÁUDIO TORRES
«O espaço familiar e formas de habitar no Garb al Andaluz» 33

ROSA VARELA GOMES, MÁRIO VARELA GOMES
«Cerâmicas muçulmanas: quais as metodologias arqueológicas?» 41

MIGUEL RODRIGUES, NELSON REBANDA
«Cerâmicas medievais do Baldoeiro (Adeganha – Torre de Moncorvo)» 51

PEDRO MANTENZANCH VERA
«La cerámica medieval cristiana (séc. XI a XIII) en el norte de Palencia: aspectos técnicos» 67

ISABEL CRISTINA F. FERNANDES, A. RAFAEL CARVALHO
«Cerâmicas Baixo-Medievais da Casa nº 4 da Rua do Castelo (Palmela)» * 77

MERCEDES MESQUIDA GARCIA
«La cerámica azul y dorada de Paterna: formas y decoraciones» * 97

ISABELLE BONHOURE, MARIE LEENHARDT
«Étude des céramiques grises d'ateliers: méthodes et résultats à partir de quelques exemples» 109

JOSÉ I. PADILLA LAPUENTE
«Elementos para una reflexión histórica acerca de los alfares de cerámicas grises en Cataluña» 115

HELENA CATARINO
«Cerâmicas Tardo-Medievais/Modernas do Alto Alentejo: a escavação de um silo na vila do Crato» 129

GABRIELLE DÉMIANS D'ARCHIMBAUD, LUCY VALLAURI
«La céramique médiévale et post-médiévale en Provence: méthodes et résultats, bilan bibliographique» 137

MANUELA ALMEIDA FERREIRA
«O Barroco na cerâmica doméstica portuguesa» * 151

A. M. DIAS DIOGO, LAURA TRINDADE
«Cerâmicas de Lisboa provenientes de contextos datados.
Materiais de uma lareira de cozinha destruída pelo Terramoto de 1755» 163

MANUEL LUÍS REAL, PAULO DORDIO GOMES, RICARDO JORGE TEIXEIRA, ROSÁRIO FIGUEIREDO MELO
«Conjuntos cerâmicos da intervenção arqueológica na Casa do Infante – Porto:
elementos para uma sequência longa – séculos IV-XIX» 171

Tema 2 – Etnoarqueologia

MAURICE PICON, JACQUES THIRIOT, HELDER ABRAÇOS, JOÃO MANUEL DIOGO
«Estudo em laboratório e observação etnoarqueológica das cerâmicas negras portuguesas» 187

MIGUEL RODRIGUES, NELSON REBANDA
«Centros oleiros do distrito de Bragança – olarias de Felgar e Larinho» 207

ILSE SCHÜTZ
«Agost: pasado y presente de un pueblo alfarero» 221

MERCEDES MESQUIDA GARCIA
«Un pueblo alfarero medieval: Paterna (Valencia) estudio etno-arqueológico y documental» 229

Tema 3 – Estudo de Arquivos

JOSÉ I. PADILLA LAPUENTE, JOSEP MARIA VILA I CARABASA
«El artesanado medieval de la cerámica en el nordeste peninsular: una aproximación a las fuentes escritas» 247

HENRI AMOURIC, JACQUES THIRIOT, JEAN-LOUIS VAYSSETTES
«Ateliers en grotte: apport contrasté des sources écrits et des donnés de terrain» 263

HENRI AMOURIC, JEAN-LOUIS VAYSSETTES
«Sources écrites et recherches archéologiques en Provence et Languedoc: méthodes et résultats» 271

Mesa Redonda

MAURICE PICON
«Grises et grises: quelques réflexions sur les céramiques cuites en mode B» 281

Debate

ROSA VARELA GOMES
«Cerâmicas medievais do Sul de Portugal – Qual o estado da questão?» 293

Debate

* *Comunicações que não foram apresentadas durante estas jornadas e que se publicam por solicitação dos autores.*

Actas das 1.as Jornadas de Cerâmica Medieval e Pós-Medieval (págs. 271-280)

Sources écrites et recherches archéologiques en Provence et Languedoc : méthodes et résultats

Henri AMOURIC, Jean-Louis VAYSSETTES

Résumé

La présente communication traite de l'apport des sources écrites à la problématique archéologique en céramologie dans une séquence chronologique qui ne saurait, pour des raisons strictement documentaires, être antérieure dans nos régions au XIII[e] siècle. Elle expose les conditions de définition d'un protocole méthodologique et de son expérimentation dans deux régions du Midi de la France : le Languedoc et la Provence.

Cette démarche, transposable dans d'autres régions ou pays, suppose des dépouillements en grandes séries, le recours à l'enquête régressive et le choix d'études conduites sur la longue durée.

Abstract

This paper deals with the contribution of written sources to the archeological problematics in ceramology in a chronological sequence that could not, in our region strictly for documentary reasons, be anterior to the 13th century. It expounds the conditions of defining a methological procedure and experimenting it in two regions of southern France : Languedoc and Provence.

This process, transposable in other regions or countries, implies perusing in large series, resorting to backward investigation and choosing studies covering a long period of time.

Resumen

Der vorliegende Artikel behandelt den Beitrag der schriftlichen Quellen zu den archäologischen Problemstellungen in der Keramologie, in einer chronologischen Abfolge, die aufgrund der Schriftquellen in unserem Gebiet nicht vor dem 13. Jahrhundert anzusetzen ist. Er stellt die Grundvoraussetzung für brauchbare Kriterien einer Methodologie und für deren Anwendung in zwei Regionen Südfrankreichs vor : dem Languedoc und der Provence.

Diese Verfahrensweise, die auf andere Gebiete oder Länder übertragbar ist, erfordert die Auswęrtung umfangreicher Textserien, den Rückgriff auf regressive Nachforschungen und die Auswahl von Studien, die sich über lange Zeiträume erstrecken.

Pour mener à bien une étude céramologique les chercheurs peuvent utiliser diverses méthodes d'approches :

- fouiller puis étudier le matériel selon des critères typologiques classiques,
- procéder à ce travail et soumettre la problématique qui en découle à la critique des hommes de laboratoire, à l'épreuve de leurs analyses (physico-chimiques),
- il est aussi possible dans certains cas, de solliciter les sources privilégiées de l'historien, les sources écrites, auxquelles il faut adjoindre les ressources limitées de l'iconographie et celles beaucoup plus essentielles de l'ethnoarchéologie (Amouric, 1991a ; Golvin, 1982 ; Thiriot, 1987, 1989, 1990, 1991, 1992a, 1992b ; Vayssettes, 1990).
- il n'est pas interdit de pratiquer le mélange des genres, comme nous sommes quelques uns à le faire avec, nous le croyons, un certain bonheur.

Toutes ces démarches ont été peu ou prou abordées et illustrées dans les communications précédentes. Cependant, c'est à nous qu'est échu l'honneur redoutable entre tous de vous présenter sommairement les méthodes, et quelques résultats des recherches que nous menons depuis une dizaine d'années maintenant dans les sources écrites, au sein du Laboratoire d'Archéologie Médiévale Méditerranéenne, à l'initiative de G. Démians d'Archimbaud.

Il n'est pas question d'entrer ici dans le détail des possibilités qui s'offrent au chercheur en matière de sources,

elles sont trop étendues pour tenir en un exposé de trente minutes. Aussi, n'évoquerons-nous que quelques aspects de notre problématique. Quand nous étions étudiants, nos maîtres nous ont enseigné à ne jamais commencer un devoir ou un exposé par une notation négative ; nous vous dirons donc pour, rentrer dans le vif du sujet, ce que nous ne pouvons pas faire, nous qui travaillons dans le Midi de la France. Il est pratiquement exclu d'espérer des documents significatifs antérieurement à 1250. Cette limite qui tient à des raisons strictement documentaires peut être plus haute ou plus basse ailleurs. Cette réserve faite, les potentialités et les possibilités sont grandes. Pour en tirer le meilleur parti possible nous avons défini et expérimenté un protocole méthodologique, en Provence et Languedoc, parfaitement transposable (d'autres exemples le montrent bien) dans d'autres régions ou pays.

La méthode très simple que nous employons peut se résumer ainsi : une recherche systématique dans les sources écrites, c'est à dire plus qu'un simple travail de «documentation», ponctuel ou non, sans négliger le fait qu'il faut aussi le faire.

Ce qui sous-entend, *in fine*, une recherche autonome qui doit au mieux obéir à deux règles de conduite :

- intégrer la plus longue durée possible afin de capitaliser les bénéfices de l'observation des lentes évolutions, des mutations, des phénomènes de pérennité (Amouric, 1981). (fig. 1)
- procéder de manière régressive quand cela est possible. C'est là un pari raisonnable sur la durée de nombre de structures ou de phénomènes constatés qui rejoint l'observation précédente. (fig. 2 et 3)

Soulignons deux points :

Dans tous les cas, le principe des grande séries est appliqué aux dépouillements si cela est matériellement possible. Nous insistons sur ce préalable car des sondages trop limités peuvent donner une idée fausse et par là, faire ignorer la réalité d'une situation.

Il nous est apparu difficile de constituer des ensembles cohérents sans ce travail qui tend à l'exhaustivité : en effet, le rapport entre le nombre d'actes vus et le nombre d'actes utiles s'apprécie le plus souvent en millièmes. La base documentaire doit donc être aussi large que possible. Cependant l'intérêt de ces actes est variable selon la configuration dans laquelle on se trouve : un acte d'état civil isolé, qui présente *a priori* peu d'intérêt peut être essentiel dans certains cas s'il s'agit du seul document confirmant la présence d'artisans ou d'un premier indice [1]. Il est en revanche plus intéressant pour les centres de production bien avérés de rassembler le maximum d'actes à caractère professionel, décrivant la vie matérielle des artisans : implantation, structures et outillage, matières premières, techniques, organisation du travail, contexte socio-économique... (Amouric, 1986a ; Vayssettes, 1987, 1988a).

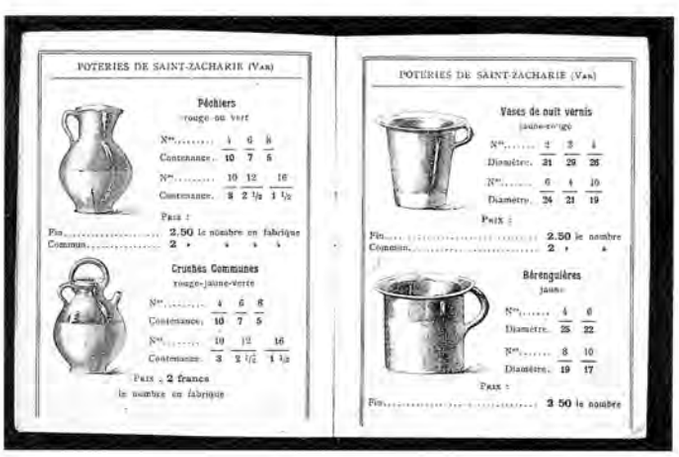
Il est évident que le dépouillement des grandes séries s'avère tout à fait indispensable pour appréhender tous ces aspects mais aussi si l'on veut espérer saisir la diffusion des produits. Citons, par exemple, le cas de la céramique dite de Bougie en Provence médiévale mentionnée dans les comptes de péages, des inventaires mobiliers de

figure 1 : Du bon usage des annuaires... Un simple annuaire départemental, ici celui de de l'hérault au début du XX^{e} siècle peut constituer le point de départ d'une recherche régressive. Une nomenclature des rues d'une ville peut apporter des éléments tout aussi précieux (ex. rue de la faïence à Nîmes).



figure 2 et 3 : Catalogues des établissements Bouat à Castelnaudary (Aude) et catalogue de Saint-Zacharie (Var), début du XX^{e} siècle. Ces documents nous font connaître de façon précise l'ensemble d'une gamme commercialisée à un moment donné avec ses nouveautés et ses formes traditionnelles dont nous possédons souvent les références archéologiques. Ils nous aident également à nommer les objets.





1. La découverte de l'unique acte d'état civil passé dans la commune de Saint-Maurice de Navacelle nous a mis sur la piste des faïenciers du Mas del Pont (Vayssettes, 1992a).

particuliers et quelques pharmacies. On ne trouve, en effet, mention de telles céramiques que dans 2 à 4% des inventaires qui ne représentent eux-même qu'un infime pourcentage des actes notariés (Amouric, 1991b).

Le choix de la longue durée et de la méthode régressive est quant à lui validé par diverses observations, entre autres :

- Les centres producteurs sont souvent pérennes (plusieurs siècles dans nombre de cas) et certains poursuivent encore leur activité [2] (Amouric, 1985a).
- Les techniques évoluent peu au total, et souvent lentement, l'observation de ces transitions comme des termes d'évolution est pleine d'enseignement.

Ce travail a été entrepris, nous l'avons dit, à la suite d'une demande prioritaire des archéologues médiévistes, ce qui posait un problème puisque, faute de documents, il nous est impossible de remonter au delà des deux derniers siècles du moyen-âge. Cependant l'étude de cette période, comme celle de l'époque moderne qui est intéressante en elle-même, permettent de constituer des modèles de tous ordres (production, diffusion, contexte socio-économique de l'artisanat céramique) qui serviront de référence et de support à notre réflexion. Ceux-ci peuvent d'ailleurs nous aider à comprendre ou à formuler des hypothèses pour des périodes plus anciennes que celles que la documentation écrite permet de traiter directement. Ils peuvent nous aider à intégrer des segments d'évolution constatés archéologiquement dans des raisonnements cohérents.

Ainsi nous n'avons pas de données historiques sur les phénomènes de concurrence intra-régionale pour le haut moyen-âge et le moyen-âge classique, mais nous disposons en revanche d'observations de situations plus récentes qui nous permettent de bâtir des scénarios plausibles, sinon probables, pour ces périodes hautes (Amouric, 1991c).

Ajoutons enfin que dans l'ensemble de la France la céramique post-médiévale et moderne est en train d'accéder au statut d'objet d'étude à part entière. Cela est d'autant plus essentiel que ce matériel est peu connu qu'il s'agisse de productions luxueuses ou, a fortiori, de poteries communes (Abel, 1991) (Amouric, 1986b).

Ces études, menées grâce aux archives peuvent et doivent sans doute être conduites de façon autonomes parce qu'elles permettent d'articuler des problématiques fortes et donnent des résultats cohérents. Elles doivent aussi être conduites de façon large. Dans cette configuration, si l'on veut être provocateur, disons qu'à l'extrême nous pourrions nous passer de l'archéologie ; alors que les archéologues peuvent difficilement se dispenser de l'analyse des textes pour les périodes récentes. Cependant nous ne ferons pas comme Sapho languissant sur son rocher. Nous savons que nous avons besoin de l'autre. Ce type de recherche ne prend tout son sens que dans la confrontation féconde, dans la mise en connexion des données écrites avec les éléments archéologiques, les enquêtes ethno-archéologiques et les analyses de laboratoire dont la place est devenue essentielle dans ce dispositif, en matière d'attribution d'origine. Si nous devions résumer notre sentiment d'une formule lapidaire, nous dirions que la céramologie aujourd'hui est un couple moderne, c'est à dire impliquant au moins trois sinon quatre acteurs, donc conflictuel (Amouric, 1993a).

Venons en maintenant à quelques résultats illustrant l'application de ces méthodes. Ces apports concernent la totalité des secteurs de la recherche. Ils sont cependant d'intérêt et d'importance variable au regard des demandes primordiales des archéologues : apports contrastés s'inscrivant soit dans une problématique très archéologique soit dans une problématique plus historique.

Disons en résumé que les textes fournissent des informations sur la vie matérielle, en macro et micro-localisation en particulier, répondant ainsi à une demande fondamentale des archéologues. Secondairement, ils nous renseignent sur la structure et l'outillage des ateliers, les techniques, les matières premières que l'on y emploie et les produits qui en sortent. En très grande quantité également, les textes fournissent des informations sur le contexte socio-économique, c'est à dire l'artisan dans son environnement géographique, humain, social, économique, culturel.

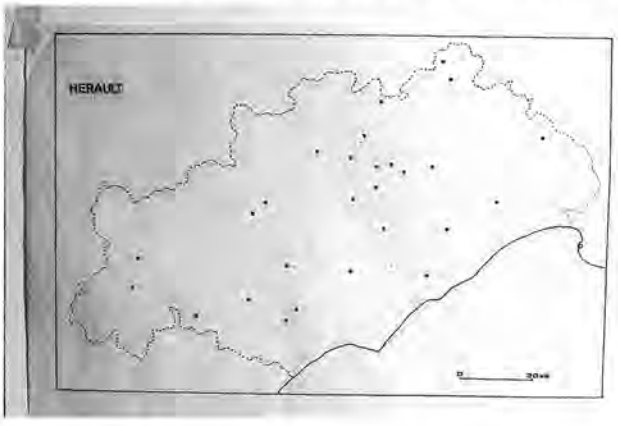
Pratiquement dans tous ces secteurs, nous obtenons des résultats massifs, spectaculaires parfois. Nous n'en aborderons que quelques uns, faute de temps.

MACROLOCALISATION (fig. 4 et 5)

La macrolocalisation est une des plus essentielles demandes des archéologues à laquelle nous avons répondu au delà de toutes leurs espérances et certains ont à notre égard, à l'égard de leur propre curiosité en définitive, des sentiments partagés et nous maudissent.

En Languedoc, plus de 110 centres, répartis sur cinq départements, ayant produit de la poterie entre le moyen-âge et la fin du XIX^{e} siècle, ont ainsi été dénombré [3]. En Provence, sur l'ensemble de la période couverte par nos études nous dépassons largement ce chiffre. Il s'agit là,

figure 4 : Le résultat provisoire d'une recherche en macrolocalisation. L'exemple de l'Hérault en données cumulées, sans discrimination des sources, depuis le Moyen-Age jusqu'au XX^{e} siècle. Seuls les ateliers de potiers (tuileries exclues) sont pris en compte.



2. Bédoin en Vaucluse est un centre actif pendant au moins six siècles (vers 1350-vers 1950), Saint-Quentin-la-Poterie pendant sans doute plus de sept, Saint-Jean-de-Fos du milieu du XV^{e} aux années 1920, Vallauris du début du XVI^{e} siècle à nos jours, Dieulefit de la deuxième moitié du XV^{e} siècle à nos jours, etc...

3. Pour le Languedoc, par exemple : 15 communes de l'Aude, 27 de l'Aveyron, 42 du Gard et 26 de l'Hérault.

bien entendu, d'un état actuel de la recherche : état évolutif dans le sens de l'expansion, dans la chronologie et dans la masse. Au total on doit dépasser le millier d'ateliers sur l'ensemble de la zone étudiée.

Un constat s'impose dès lors, celui du divorce entre les sources écrites et les sources archéologiques ; couple infernal s'il en fut. Nombreux sont en effet les ateliers inconnus des archéologues et mentionnés par les textes. Dans certains cas cependant le croisement des sources a été possible, principalement à l'époque moderne. C'est le cas de Fréjus, de Meynes, des ateliers de Moyenne-Durance et de la vallée de l'Huveaune. Mais au total pourtant, les questions sont à ce jour plus nombreuses que les réponses (Amouric, 1985b, 1993b ; Vayssettes, 1988b, 1992b).

figure 5 : Exemple de recherches en macrolocalisation en Provence. Carte des données cumulées pour la période XII^{e}-XV^{e} siècle, avec discrimination des sources. L'apport des sources écrites est déterminant. Ateliers de tuiliers exclus.



MICROLOCALISATION (fig. 6 et 7)

La recherche en microlocalisation est aussi le résultat d'une demande des archéologues pour les centres connus et d'une tentative d'approfondissement logique de la problématique en macrolocalisation. Elle suppose dans tous les cas un long travail de dépouillement et de recoupement minutieux qui intégre les apports parfois ambigus de la toponymie. Ces derniers sont dans tous les cas à manier avec précaution.

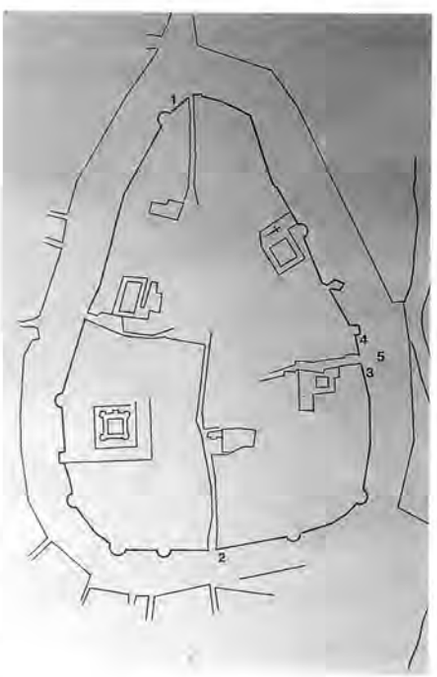
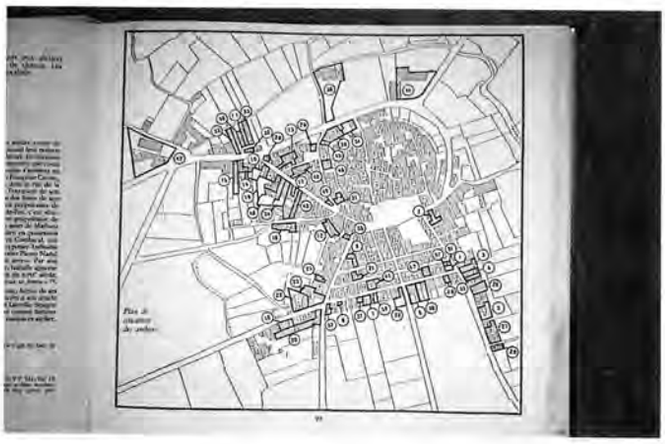


figure 6 : Recherches en microlocalisation en séquence chronologique courte : Manosque 1490-1540. Emplacement des ateliers mentionnés par les textes seuls.

figure 7 : Recherches en microlocalisation en séquence longue. L'exemple de Saint-Jean-de-Fos (XVI^{e}-XX^{e} siècles). Apports croisés des textes, de l'enquête de terrain, de l'iconographie, etc...



Ainsi, *Ollières*, en Provence, désigne à la fois un mode de culture et une activité céramique. *Féline* fait référence à la présence d'argile figuline et indique plutôt une activité extractive. *Four-des-Oulles* est le type même du toponyme intéressant, car sûr (Saint-Jean-de-Fos, Piolenc). *Argelas* en revanche signale la présence d'un végétal et non d'argile. *Tuilière* est un toponyme sûr, mais recouvre peut-être une certaine polyvalence d'activité malaisée à mettre en évidence (Amouric, 1986c).

Quelques expériences de microlocalisation ont été réalisées en Languedoc, Provence et Dauphiné (Montpellier, Manosque, Saint-Quentin, Avignon, Cruzy, Dieulefit). Elles ont donné des résultats probants car nous disposions en effet des documents graphiques nous permettant de les replacer dans le paysage : cadastre, enquêtes de commodo et incommodo, etc... (Amouric, 1991d ; Vayssettes, 1987, 1988a).

Grâce à la multiplication des recherches de ce type, certaines règles ou constantes apparaissent aujourd'hui, telles celle de la localisation des ateliers contre les remparts, au voisinage des portes de ville, dans les fossés : c'est le cas à Saint-Gilles, constaté archéologiquement, Fréjus, Manosque, Montpellier, Dieulefit, Anduze, etc... (Thiriot, 1975).

Le regroupement le long des axes routiers a souvent été mis en évidence comme pour le quartier des Raymonds à Dieulefit, le Caminol à Saint-Jean-de-Fos, ou à Saint-Quentin-la-Poterie (Amouric, 1991e).

Conséquemment, il y a parfois constitution de véritables bourgs : bourg des Olliers, au XIII^{e} siècle, constaté archéologiquement à Marseille ; bourg des Olliers à la même époque à Avignon (non encore reconnu) ; bourg des Olliers encore à Ollières dès le XIV^{e} siècle ; quartier Saint-Lazare, au XV^{e} siècle, à Apt ; quartier Saint-François à Fré-

4. A.D. 84, 1 G 195, 1 G 196, année 1334.

5. Par exemple : plan au Musée Calvet, Avignon, 1693. Plan aux Archives Nationales, Paris. N III, Vaucluse 32, vers 1780. Mais aussi comptes de péages d'Arles aux XVI^{e} et XVII^{e} siècles, actes notariés, etc...

jus à partir du XVI[e] siècle, quartier Saint-Aphrodise à Béziers jusqu'au XIX[e] siècle ; faubourg Boutonnet à Montpellier (Marchesi, 1993 ; Carru, 1991 ; Amouric, 1986d ; Thuile, 1943 ; Vayssettes, 1988b, 1992b).

On note aussi une certaine dispersion des ateliers dans le terroir d'une même communauté. C'est structurellement le cas des ateliers de tuiliers, presque toujours uniques et isolés par rapport à l'habitat ; en Languedoc et en Provence et ce à toutes les époques. Dans un petit nombre de cas, ils forment des ensembles pré-industriels dont certains sont situés à proximité immédiate d'un habitat groupé : Châteauneuf-du-Pape au XIV[e] siècle compte au moins six tuileries à l'écart du village [4] ; Villeneuve-les-Avignon depuis le XVI[e] siècle possède un regroupement de tuileries à proximité immédiate de l'agglomération et en bordure du Rhône[5]. A Marseille, au XIV[e] siècle, une tuilerie se trouve dans le voisinage des remparts près de l'église des Augustins, une autre au contraire est implantée au quartier de Séon-Saint-Henri, qui devient par la suite une zone entièrement dévolue à cette activité. Au cours du XVII[e] siècle, un regroupement s'est opéré dans la zone d'extension urbaine qui se trouve bientôt englobé par l'enceinte moderne. Pour des raisons de sécurité et de spéculation immobilière, ils se trouvent bientôt expulsés. Ces ateliers se déplacent soit à l'opposé géographique au-delà de la porte du Mont, soit vers Séon où au XVIII[e] siècle on atteint le chiffre extravagant de soixante ateliers travaillant en grande partie pour le trafic colonial (Masson, 1926).

En matière de poterie les ateliers isolés ou dispersés semblent plus rares, cependant il existe un certain nombre de communautés possédant une unique officine : Aix et Aniane, au XV[e] siècle, sont dans ce cas. Pertuis, le Puy-Sainte-Réparade, Eyguière, Cournonterral, au XVI[e] siècle ; Brignoles, Saint-Hilaire-Beauvoir, au XVII[e] siècle. De façon générale également, on observe qu'il est rare qu'une ville de quelque importance ne dispose pas d'au moins un atelier et ce de façon à peu près continue, même si les titulaires en sont rapidement renouvelés (Amouric, 1983, 1992a). A l'inverse certaines communautés spécialisées dans la production céramique, connaissent un phénomène de dispersion des implantations, souvent dans une phase ultérieure de leur développement. Au Poet-Laval et à Dieulefit dès le XVIe-XVII[e] siècles ; à Tornac au XVII[e] siècle ; à Meynes au XVIIIe ; etc. Cette évolution peut-être quantitativement significative (Poet-Laval) ou marginale (Bédoin).

STRUCTURES ET OUTILLAGE DES ATELIERS (fig. 8 et 9)

Les textes nous renseignent plus qu'on ne pourrait le penser sur ces questions. Ils décrivent de façon parfois précise la structure et la division des espaces de vie, de travail, de stokage, voire de commercialisation qui les composent. Ils nous indiquent parfois des dimensions d'ateliers, décrivent des modes de construction, de distribution (Manosque, la Tour– d'Aigues), mais à partir du tournant des XVe et XVI[e] siècles seulement.

Un des constats essentiels en ce domaine est que l'on va, au fur et à mesure que l'on avance dans le temps, vers une division et une complexification des espaces, qui correspondent à une division du travail plus marquée. La structure très élaborée des faïenceries en présente l'exemple le plus évolué.

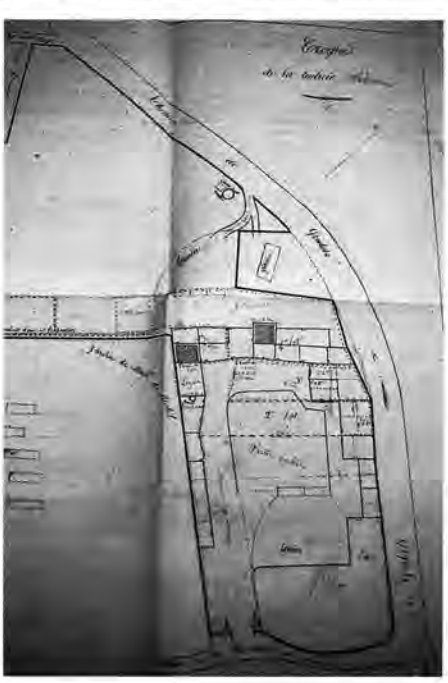
OUTILLAGE

L'outillage nous est connu essentiellement au travers d'inventaires annexés à des baux ou après décès. Il varie notablement en qualité et en quantité suivant le type et l'échelle de l'officine. Globalement les mêmes outils reparaissent d'un inventaire à l'autre analogues à ceux que l'on emploie encore de nos jours. Cependant parmi les questions qui ont peut-être de l'importance ou peut-être pas, une incertitude subsiste quant à l'identification du tour à travers le vocabulaire : s'agit-il d'un tour à bâton ou d'un tour à pied ? Les termes les plus employés, *rota*, roue, *virol* ou tour, ne permettent pas de trancher. La coexistence des deux est exceptionnellement établie à Aix, au début du XVI[e] siècle où un atelier possède une *rota* et une *rota ad baston*.

figure 8 : L'iconographie est assez rare mais son apport, quand elle existe, est décisif. Ce plan de four de Montpellier renvoie à un type bien connu par ailleurs de four Bouteille. Montpellier, fabrique de Jean Joullie, XIX[e] siècle (A.D. 34, 109 M150).



figure 9 : Les enquêtes commodo-incommodo sont des mines d'information. Ce plan de tuilerie situe dans l'espace l'ensemble des éléments bâtis et non bâtis la composant, four, puits, terriers, etc... Montpellier, XIX[e] siècle (A.D. 34, 109 M150).



La présence au XVI[e] siècle dans certains ateliers de banc à battre ou piquer la terre a peut-être des implications en matière de techniques préparatoires. La décantation donc la présence de fosse n'est peut-être pas nécessaire. La composition du petit outillage, de peu de valeur, nous échappe la plupart du temps. Si l'on enregistre parfois, jusqu'à l'existence du fil à décoller les poteries, le plus souvent, les estèques, tournassins et autres sont ignorés. C'est d'autant plus regrettable que selon les régions, ces objets présentent des faciès variés adaptés à des productions particulières.

Les fours sont très rarement décrits, mais quelques prix-faits et expertises nous apportent des termes de comparaison avec les données archéologiques. A Manosque, au début du XVIe des prix-faits nous indiquent des mesures modestes. A Fréjus, à la fin du XVI[e] siècle, des expertises attestent en revanche d'énormes capacités (plus de 25m^3). A Aniane[6], la construction d'une cheminée au XVII[e] siècle constitue un des exemples les plus anciens connus à ce jour. A Avignon, le four de la rue des Trois Colombes au XVIIe nous est connu à la fois par un contrat et une découverte archéologique (Maufras, 1991 ; Amouric, 1991f). A Biot, une expertise de la fin du XVII[e] siècle décrit un four à jarres de grandes dimensions dans tous ses détails y compris son chemisage[7]. Toutes ces données sont complétées ponctuellement par l'iconographie. Pour le XIX[e] siècle, en particulier il existe d'inombrables documents de toutes sortes : plans, descriptions, etc...

TECHNIQUES

C'est au point de vue des techniques que les textes sont le moins disserts. Une partie importante de ce que nous savons résulte de l'interprétation des inventaires : présence de moulins à vernis à bras, à traction animale ou hydraulique, cuves à engobe, biscuits, gazettes, moules, etc...

Ce travail n'en est pas moins délicat. La présence par exemple de biscuits dans un atelier de la fin du XV[e]-début XVI[e] siècle fait-elle référence à une fabrication de poterie vernissée en deux temps, bien attestée ailleurs, ou/et à celle de faïence? La question est moins innocente qu'il y paraît en cette période qui voit la naissance de la faïence «moderne» et est d'autant plus importante qu'il y a discordance une fois de plus entre textes et observations de terrain. Les faïences fabriquées à Manosque ou Avignon à la fin du XV[e] siècle n'ont pour l'heure pas d'autre existence que celle que leur confèrent les actes notariés si l'on excepte, peut-être, une découverte aixoise spectaculaire[8]. Les faïences blanches signalées à Aubagne vers 1530 ou les «façons de Chine» d'Apt au début du XVII[e] siècle n'ont pas non plus de références archéologiques (Abel, 1991b ; Amouric, 1991g). Quant aux faïences de Montpellier du XVII[e] siècle, malgré l'ouvrage de Jean Thuile, la question reste entière (Thuile, 1943).

MATIERES PREMIERES

De même, nous sommes en général assez peu renseignés sur les origines des matières premières : argiles, engobes, bois, vernis (Amouric, 1992b).

Cependant, on sait qu'au XV[e] siècle, le vernis provient du sud de la Drôme, des Cévennes, de Catalogne et des Alpes de Haute-Provence. Par la suite il arrive surtout d'Espagne. L'étain provient à toutes les époques de Grande Bretagne. Quant à l'origine des couleurs nous n'en savons pratiquement rien avant le XVIII[e] siècle.

LES PRODUITS ET LEUR DIFFUSION

Une des questions cruciales de l'archéologie est la remise dans un contexte historique des éléments découverts et ici aussi les textes peuvent jouer un rôle primordial. Ils aident en effet à identifier les céramiques en leur redonnant leur nom usuel, à établir leur origine, à déterminer leur fonction, à les quantifier sur les lieux de fabrication, de vente, éventuellement de consommation.

Cependant la conjonction des deux types de données, archéologiques et historiques, est relativement rare. Le vocabulaire désignant les formes est en effet souvent très vague. Dans bien des cas les objets ont des noms interchangeables, ou bien les greffiers établissent des équivalences surprenantes (*scudela sive aygaderia*). Et pourtant à mieux y regarder, sur la masse de la documentation, l'accumulation des exemples permet d'y voir un peu plus clair.

Les textes nomment les objets et plus on avance dans le temps à partir du XIV[e] siècle plus le catalogue des formes, tel qu'il apparaît, est développé, souvent plus que ce que l'archéologie laisse transparaître pour l'instant, faute de savoir peut être interpréter certains objets, même si à l'inverse l'archéologie nous révèle des formes dont nous ne possédons pas de trace écrite. Que sont, ainsi des rafraichissoirs à Saint-Quentin, au XIV[e], ou des cages à écrevisses à l'Isle-sur-Sorgues au XVII[e] siècle ?

A l'inverse, comment les textes pourraient-ils nommer tel poisson en forme de cruche de Saint-Quentin, ou des cruches zoomorphes de Marseille.

En sus, les sources écrites nous renseignent sur les couleurs à partir du XIV[e] siècle (carreaux du palais des Papes) et sur les décors à partir du XV[e] siècle (carreaux du Petit Palais à Avignon ; carreaux de l'observance d'Aix, etc...) (Amouric, 1993c)

Ils nous en indiquent aussi la valeur vénale et le mode de commercialisation qui n'est pas sans poser des questions aux archéologues par la diversité des pratiques constatées : (Amouric, 1987).

- ventes directes en ateliers-boutiques
- ventes par des revendeurs, grossistes ou en véritables réseaux de distribution
- productions cédées en tout ou partie à des marchands ou d'autres artisans
- ateliers redistributeurs de produits d'autres origines
- commercialisation des seconds choix, des «refus», qui peuvent passer pour des ratés de cuisson. Le risque de «naturalisation» de productions étrangères à un centre producteur n'est donc pas négligeable (Amouric, 1991h).

6. A.D. 34, IIE4/134 f[o] 769 et f[o] 921 ; IIE4/161 f[o] 152 v[o] et f[o] 503.

7. A.D. 13, Annexe d'Aix, B 6229, pièce 88.

8. Il s'agit de médaillons provenant de l'officine des Della Robbia à Florence ou à leur imitation, découverts lors du nettoyage de la façade de la maison du chapitre à Aix-en-Provence.

LES IMPORTATIONS

Les désignations d'origines révèlent de très significatives importations étrangères.

Dès le moyen âge, la production locale est complétée par une vaisselle luxueuse, importée d'Espagne, d'Italie et des pays islamiques. Ces origines exotiques sont parfois confirmées par les découvertes archéologiques. Plusieurs types de documents en font état : principalement les ventes, les inventaires, les comptes de péages, etc...

Nous survolerons le sujet en en soulignant l'apport contrasté en quelques exemples.

– le divorce entre histoire et archéologie

En Provence, dès la fin du XIII[e] siècle, ce sont, au vu des textes, les importations de céramique de Bougie (Bejaia), qui occupent la première place, sans que nous puissions de façon certaine les identifier à des trouvailles archéologiques.

– exemples de concordance

En Languedoc, parmi les textes qui confirment les importations du Levant espagnol, on peut citer la vente de drap, par un marchand de Narbonne, payé en 1333, en vaisselle dorée de Manisses[9] ; l'inventaire des biens de Jacques Coeur à Montpellier, parmi lesquels figurent plusieurs pots et plats de Valence, et même «*deux potz de terre, ouvrage de Valence à mectre marjolène...*»[10]. Cette céramique abondante dans les fouilles était déchargée dans le port d'Aigues-Mortes[11] ou des débarquements d'*operis terre* venant de Valence ou Barcelone ou de Catalogne sont déjà régulièrement enregistrés pendant les annés 1357-1358.

On dénombre ainsi :

- 4 déchargements de poterie venant de Barcelone (19 janvier 1357, 15 février 1357, 12 mai 1358, 2 juillet 1358),
- 2 déchargements de poterie venant de Catalogne (12 mai 1358, 20 juin 1358),
- 7 déchargements de poterie venant de Valence (21 février 1357, 9 mars 1357, 25 mai 1357 (2 déchargements), 30 mai 1358, 27 juin 1358, 11 juillet 1358). Cette céramique ou *opus terre* est généralement contenu dans des *jarras* ou *alfabias*.

Le port de Marseille, à la fin du XIV[e] siècle et au XV[e] siècle reçoit également des poteries de Catalogne et de l'*opus de Valencia* qui voyagent aussi le plus souvent dans des jarres. Y arrivent en outre, de façon plus exceptionnelle au regard des textes en tout cas, de l'*opus Janue* ou *obra de Gènes*, de l'*opus de Saona*, et de l'*opus de Domasco* et d'*Alexandria*.

Mais ce sont les importations italiennes qui à l'époque moderne inondent le Midi de la France. Dès la fin du XVI[e] siècle et au XVII[e] siècle, les produits de type pisan occupent la première place des importations et ce sont pratiquement les seules provenances mentionnées dans les inventaires mobiliers provençaux[12]. En Languedoc, il est probable que la vaisselle commune venant de Livourne et déchargée à Sète provienne des mêmes centres. Les observations archéologiques confirment cette prééminence.

Au XVIII[e] siècle, les grandes concentrations d'ateliers de Savone, Albisola et Gènes occupent dans un premier temps un créneau de production de qualité intermédiaire délaissé par les fabricants français, avant d'envahir purement et simplement le marché au grand désespoir des producteurs locaux, en particulier les faïenciers, incapables de soutenir la concurrence. Les vaisseliers provençaux et languedociens regorgent alors de «fayance de Gènes couleur de café» et d'«assiettes de Rome» (Amouric, 1990 ; Vayssettes, 1993b).

Comme à l'époque précédente les importations secondaires, porcelaines de Chine, faïence de Hollande et du Levant, se maintiennent et de nouveaux courants se créent en faveur surtout des terres de pipe anglaises. Dans tous les cas les contextes archéologiques corroborent les données historiques.

LES CÉRAMIQUES EN CONTEXTE DE CONSOMMATION

Si nous utilisons massivement les inventaires pour les déterminations d'origine et les désignations d'objets nous les avons encore peu utilisés en études sérielles dans une perspective d'évaluation et de quantification des vaisseliers privés (Amouric, 1993d). Ce travail qui suppose des dépouillements considérables est ébauché et devra être réalisé systématiquement si l'on veut pouvoir un jour confronter réellement l'apport des différentes sources en ce domaine. Cependant en l'état de nos travaux une certaine distorsion apparaît entre une surabondante documentation archéologique et des textes peu prolixes, si ce n'est laconiques sur ce point, surtout à l'époque médiévale. Il convient toutefois de souligner qu'elle n'est pas aussi importante que certains historiens l'on affirmé même si en définitive elle demeure inexpliquée.

De même il apparaît à ce jour que pour la fin du moyen-âge au moins il n'y a pas à proprement parler de distribution fonctionnelle stricte de la céramique de consommation par rapport à la structure de l'habitat. Seul constat la vaisselle allant au feu se trouve plutôt dans la cuisine. Ce n'est pas une révélation.

Dans le domaine des sensibilités, rarement abordable par les méthodes archéologiques, les textes peuvent aussi apporter un «plus». Lorsqu'un acte renferme une considération d'ordre esthétique qu'il qualifie de beau un plat de Bougie, «*pulcro disco... de Bugea*» en 1445[13], cela signifie qu'il est jugé beau par les contemporains. Quelles appro-

9. ROMESTAN (G.). – A propos du commerce des draps dans la péninsule ibérique au moyen-âge : les marchands languedociens dans le royaume de Valence pendant la première moitié du XIV[e] siècle. *Bulletin philologique et historique*, 1969, volume I, Paris 1972, p. 156 : «*operis terre daurati*».

10. MOLLAT (M.). – Les affaires de Jacques Coeur : le journal du procureur Dauvet, Paris : Armand Colin, 1952, tome I, pp. 168, 169, 173, 196, 197.

11. A.D. 30, E Aigues-Mortes, CC86, Livre de la recepte du port d'Aigues-Mortes (1357-1358).

12. Sur les rapports entre Provence et Italie dans le domaine de la céramique confère l'ensemble du catalogue d'exposition Un goût d'Italie (cf biblio ci-dessous).

13. A.D. 13, Annexe d'Aix. 308E 224, 5 avril 1445. Constitution de dot de Johanete fille de Perrette et de feu Jean Graboel, pâtissier d'Avignon «*Uno pulcro disco sive plat terre de bugea*».

ches archéologiques pourraient nous dire l'équivalent? mais ce terrain lui-même est mouvant, soyons prudent, car plus tard d'autres terres cuites sont qualifiées de belles ou de méchantes, antiques ou grossières, notion différente de communes, mais ces appréciations ne sont évidemment pas générales.

Prenons l'exemple de la poterie brune à taches noires d'Albisola au XVIII[e] siècle. Nous la jugeons en général peu attrayante. Les notaires du temps la trouvent laide comme les spécialistes contemporains, ou vulgaire. Pourtant les petites gens s'en régalent et lui font un triomphe en dehors de critères strictement économiques (la vaisselle de l'Huveaune et d'autres produits de prix égal sont jugés par nous plus jolis) ne négligeons donc pas le fait que dans tous ces critères éminemment subjectifs, il y a aussi, en quelque sorte, des jugements de classe.

figure 10 : Un des apports essentiels des sources écrites pour le Moyen Age est de montrer la mobilité des hommes. Ici une carte indiquant l'origine des tuiliers italiens travaillant à Aix entre 1407-1514, qui représentent les 2/3 de l'effectif total.



CONTEXTE SOCIO-ÉCONOMIQUE (fig. 10 et 11)

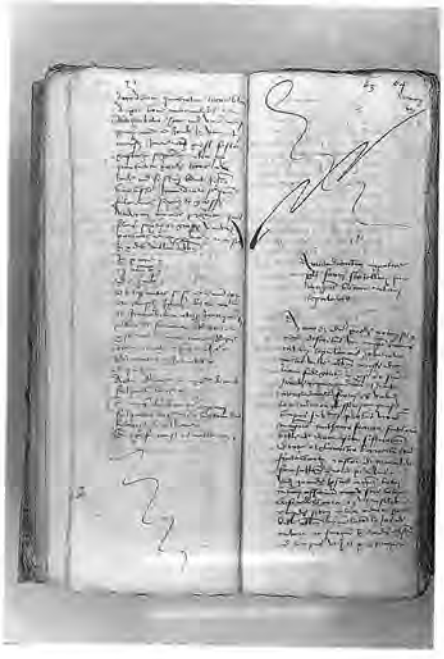
Ici la diversité des apports devient foisonnante et il est en conséquence hors de question d'en traiter en si peu d'espace.

Quelques exemples ayant trait au destin des hommes peuvent illustrer l'apport de notre démarche. La mobilité des artisans est un fait bien établi, qu'elle se fasse en groupe, comme pour les tuiliers piémontais ou lombards (Amouric, 1989, 1993e) ou en itinéraires individuels pour la transmission (apprentissage) ou l'acquisition d'un savoir commun, parfois différent, ou d'une maîtrise exceptionnelle (artisans ligures ou vénitiens présents à partir de la fin du XV[e] siècle) (Vayssettes, 1993a). Ce phénomène de diffusion des savoirs et les généalogies professionnelles qui en sont le résultat, dessinent des aires d'influence, des mouvances d'ateliers qui ont été animés par des individus formés à une même technique. Ce constat signifie aussi la diffusion de goûts et de modèles.

Pour saisir ces temps de constitution de réseaux aux arborescences compliquées, il y a nécessité absolue d'un investissement de recherche dans des secteurs géographiques larges et cohérents en termes historiques.

La dialectique des sources trouve ici encore un terrain d'exercice propice. Le constat de la mobilité des hommes comme des produits pose aux archéologues deux questions en une : la rapidité d'évolution des modèles / leur rotation. La versatilité technique des artisans. Sont-ils capables de changer vite? le font-ils?

Ce même constat est aussi un élément qui conforte notre compréhension d'une société d'économie somme toute libérale ou les hommes sont libres de leur mouvement hors de toute contrainte institutionnelle ou de groupement professionnel, liés entre eux par des contrats personnels individualisés, libres de leur art dans les seules



← figure 11 : Les sources écrites sont fondamentales pour la compréhension et la connaissance des contextes socio-économiques. Ici, à droite première page d'un contrat de location de four et atelier de potier par le fabricant d'écuelles, Bruno Catani. Aubagne, 1531. A.D. 13, 384E55, f° 63.

figure 12 : L'univers du chercheur en archives... ou la perspective d'un travail de bénédictin. →



limites que leur dictent les lois du marché, la dialectique des goûts et des savoirs faire (Amouric, 1986e).

Cependant ces quelques réflexions qui nous l'espérons ont montré l'intérêt d'une démarche ne doivent pas vous/nous faire rêver. Notre métier ne suppose peut être une vocation mais à tout le moins un travail de bénédictin.

Nous vous avons parlé de grandes séries, précisons ce qu'il en est :

- l'étude de Manosque entre 1250 et 1530 représente 130 000 textes dépouillés,
- Apt en cours d'achèvement au moins 160 000,
- Saint-Jean-de-Fos plus de 250 000, etc... (fig. 12)

Tout cela pour quelques centaines de textes utiles, qui n'en sont que plus précieux. Cela peut paraître peu, cela à notre sens incite à en faire toujours plus, car l'effet de masse est seul susceptible de réduire nos marges d'erreur.

La conclusion de tout ceci? Il ne faut pas faire l'impasse sur l'apport potentiel des sources écrites lorsqu'elles existent. La conclusion de la conclusion? Une variation sur le thème d'une publicité ancienne, mettez un historien dans votre moteur, vous avancerez plus vite.

BIBLIOGRAPHIE

Abel 1991 : ABEL (V.). – En collaboration avec AMOURIC (H.), Les ateliers de l'Huveaune du XVI[e] au XIX[e] siècle, *In :* Ve Colloque international de la céramique médiévale en Méditerranée occidentale, Rabat, 1991.

Abel 1991b : ABEL (V.). – En collaboration avec AMOURIC (H.), A l'aube du XVI[e] siècle : Bruno Catani, *La céramique, l'archéologue et le potier. Etudes de céramiques à Aubagne et en Provence du XVI[e] au XIX[e] siècle.* Eds. : V. ABEL, H. AMOURIC, Aubagne 1991.

Amouric 1981 : AMOURIC (H.). – Notes sur les tuileries provençales, XIII[e]-XIX[e] siècles, *In :* Histoire des techniques et sources documentaires, Méthodes d'approche et expérimentation en région méditerranéenne, Actes du Colloque du G.I.S., Aix-en-Provence, 21-23/9/1981, Cahier n[o] 7, p. 153-156.

Amouric 1983 : AMOURIC (H.). – En collaboration avec DEMIANS D'ARCHIMBAUD (G.), Potiers de terre en Provence-Comtat-Venaissin au Moyen-Age : le travail des hommes, *In* : Actes du colloque Artistes, artisans et production artisanale, Rennes, avril 1983, ed. Picard, 1986, p. 601-623.

Amouric 1985a : AMOURIC (H.). – En collaboration avec VAYSSETTES (J.-L.), Dir. J. THIRIOT, *La terre cuite en Uzège : un artisanat ancien. Saint-Quentin-la-Poterie (Gard)*, 13-21 juillet 1985, catalogue de l'exposition, p. 8-25, 47.

Amouric 1985b : AMOURIC (H.). – En collaboration avec LANDURE (C.), Archives et archéologie : l'exemple de l'artisanat céramique à Fréjus, *Provence Historique*, fasc.141, septembre 1985, p. 299-308.

Amouric 1986a : AMOURIC (H.). – En collaboration avec VAYSSETTES (J.-L.), Dir. J. THIRIOT, *Potiers et poteries de Dieulefit du Moyen-Age à nos jours*, Dieulefit, octobre 1986. Catalogue d'exposition.

Amouric 1986b : AMOURIC (H.). – Recherches sur les céramiques du XVI[e] au XX[e] siècle en Provence, *Archeologia,Dossier Histoire et Archéologie, n[o] spécial Archéologues et Industrie*, n°107, juillet-août 1986, p. 62-63.

Amouric 1986c : AMOURIC (H.). – En collaboration avec CHEMORIN (M.-B.), DEMIANS D'ARCHIMBAUD (G.), PICON (M.), Une enquête sur les centres de production céramique dans les régions rhodaniennes : approches globales, localisation et structures, *In* : La Ceramica Medievale nel Mediterraneo occidentale, Sienna-Faenza 1984, Florence 1986, p. 279-292.

Amouric 1986d : AMOURIC (H.). – Les origines de l'industrie céramique à Apt : l'apport des sources écrites XIV[e]-XV[e] siècles, *Archéologie du Midi médiéval*, 1986 (1987), tome IV, p. 131-134.

Amouric 1986e : AMOURIC (H.). – En collaboration avec FOY (D.), Liberté? contraintes et privilèges. Les artisanats de la terre et du verre dans la Provence médiévale, *In* : Les libertés au Moyen-Age, Montbrison, octobre 1986, p. 253-280.

Amouric 1987 : AMOURIC (H.). – La diffusion des produits céramiques en Provence, XIV[e]-XIX[e] siècles, flux, diffusion marginale, aléatoire, immédiate et médiate, *La céramique (Ve-XIXe s.) fabrication, commercialisation, utilisation*, Eds : J. CHAPELOT, H. GALINIE, J. PILET-LEMIERE, Caen, 1987, p. 227-233.

Amouric 1989 : AMOURIC (H.). – Les tuiliers de Manosque à la fin du XIV[e] siècle et au XV[e] siècle. Service public et secteur privé, *Provence Historique*, tome XXXIX, fasc. 155, 1er trimestre 1989, p. 17 à 34.

Amouric 1990 : AMOURIC (H.). – Concurrences ? Faïences provençales et faïences étrangères au XVIII[e] siècle, *La Faïence de Marseille au XVIII[e] siècle, la manufacture de la veuve Perrin*, Marseille 1990, p.82-93.

Amouric 1991a : AMOURIC (H.). – En collaboration avec FOY (D.), VALLAURI (L.), L'artisanat verrier et potier à travers les sources archéologiques, ethnologiques, iconographiques, méthodes illustrées, Patrimoni artistici nacional, Andorre (oct. 91).

Amouric 1991b : AMOURIC (H.). – Les importations de céramiques dites de Bejaïa (Bougie) en Provence et Ligurie (XII[e]-XVI[e] siècles). Le témoignage énigmatique des textes, *In* : A cerâmica medieval do mediterraneo ocidental, (Lisbonne 1987) Mertola 1991, p. 333-337.

Amouric 1991c : AMOURIC (H.). – En collaboration avec G. DEMIANS D'ARCHIMBAUD et M. PICON. – Zones de production céramique et ateliers de potiers en Provence du haut moyen âge à l'époque moderne, *In :* La céramique médiévale en Méditerranée occidentale, Rabat, 1991.

Amouric 1991d : AMOURIC (H.). – En collaboration avec M. PICON, L. VALLAURI, Un centre de production céramique secondaire en Provence, Manosque, XV[e]-XVI[e] siècle, *In* : La céramique médiévale en Méditerranée occidentale, Rabat, 1991.

Amouric 1991e : AMOURIC (H.). – En collaboration avec MORIN (F.), THIRIOT (J.), VAYSSETTES (J.-L.), Les ateliers de Dieulefit du XV[e] siècle à nos jours, localisation et structures, *In :* V[e] Colloque international de la céramique médiévale en Méditerranée occidentale, Rabat, 1991.

Amouric 1991f : AMOURIC (H.). – L'énigme de la rue des trois Colombes Pelissier, Roubaud au X[e]?, *La céramique, l'archéologue et le potier. Etudes de céramiques à Aubagne et en Provence du XVI[e] au XIX[e] siècle.* Eds. : V. ABEL, H. AMOURIC, Aubagne 1991, p. 73.

Amouric 1991g : AMOURIC (H.). – Une diversité insoupçonnée : les faïences d'Apt «à la Chine», *La céramique,*

l'archéologue et le potier. Etudes de céramiques à Aubagne et en Provence du XVI^e au XIX^e siècle. Eds. : V. ABEL, H. AMOURIC, Aubagne 1991, p. 49-51.

Amouric 1991h : AMOURIC (H.). – Ateliers redistributeurs : les risques d'une lecture brouillée, *La céramique, l'archéologue et le potier. Etudes de céramiques à Aubagne et en Provence du XVI^e au XIX^e siècle.*Eds. : V. ABEL, H. AMOURIC, Aubagne 1991, p. 44-45.

Amouric 1992a : AMOURIC (H.). – Le seigneur, la communauté et le potier : l'industrie céramique en Provence à la fin du Moyen Age, *Provence Historique*, fascicule 167-168, 1992, p. 331-342.

Amouric 1992b : AMOURIC (H.). – En collaboration avec FOY (D.), Les artisanats de la céramique et du verre en Provence : la question du combustible au Moyen-Age et à l'époque moderne, Actes du colloque : Proto-industries et histoire de la Forêt (Foix, nov. 1990), *Les Cahiers de l'Isard*, 1992, p. 45-61.

Amouric 1993a : AMOURIC (H.). – Sources écrites et histoire de la faïence : questions pour une méthode ? Actes du colloque Faïence et archéologie, Moustiers, 1-3 nov. 91, *Bulletin de l'Académie de Moustiers*, août 1993, p. 35-45.

Amouric 1993b : AMOURIC (H.). – En collaboration avec PICON (M.), VALLAURI (L.), Manosque et les ateliers de Moyenne Durance, *Un goût d'Italie : céramiques et céramistes italiens en Provence du Moyen Age au XX^e siècle.* Eds. : V. ABEL, H. AMOURIC, Aubagne, ed. Narration, 1993, p. 56-59.

Amouric 1993c : AMOURIC (H.). – François Auriol, le faïencier retrouvé, *Un goût d'Italie : céramiques et céramistes italiens en Provence du Moyen Age au XX^e siècle.* Edition en collaboration avec V. ABEL, Aubagne, ed. Narration, 1993, p.69.

Amouric 1993d : AMOURIC (H.). – Pise toujours !, *Un goût d'Italie : céramiques et céramistes italiens en Provence du Moyen Age au XX^e siècle.* Edition en collaboration avec V. ABEL, Aubagne, ed. Narration, 1993, p. 71-73.

Amouric 1993e : AMOURIC (H.). – Un monopole ? Tuiliers lombards et piémontais, *Un goût d'Italie : céramiques et céramistes italiens en Provence du Moyen Age au XX^e siècle.* Edition en collaboration avec V. ABEL, Aubagne, ed. Narration, 1993, p. 28-29.

Carru 1991 : CARRU (D.). – En collaboration avec DEMIANS D'ARCHIMBAUD (G.), LANDURE (C.), PICON (M.), VALLAURI (L.), VICHY (M.), Les productions avignonnaises au Moyen Age et à l'époque moderne : état de la question, *In* : Ve Colloque international de la céramique médiévale en Méditerranée occidentale, Rabat, 1991.

Golvin 1982 : GOLVIN (L.). – En collaboration avec THIRIOT (J.), ZAKARIYA (M.), Les potiers actuels de Fustat. Le Caire, Institut Français d'Etudes Orientales, 1982 (Bibliothèque d'Etude, LXXXIX)

Marchesi 1993 : MARCHESI (H.). – En collaboration avec THIRIOT (J.), VALLAURI (L.), Le bourg médiéval des potiers : un échange culturel en Méditerranée. *Archeologia*, n° 290, mai 1993, p. 26-31.

Masson 1926 : MASSON (P.). – Encyclopédie des Bouches-du-Rhône, T. VIII, Marseille 1926, p. 5 et 15.

Maufras 1991 : MAUFRAS (O.). – Le four de la rue des Trois Colombes à Avignon, *La céramique, l'archéologue et le potier, Etudes de céramiques à Aubagne et en Provence du XVI^e au XIX^e siècle.* Aubagne, 1991. Eds. : V. ABEL, H. AMOURIC, p. 71-73.

Thiriot 1975 : THIRIOT (J.). – Les fours de potiers et bronzier de Saint-Gilles-du-Gard, *Bulletin de l'Ecole Antique de Nîmes*, 10, 1975, p. 39-91.

Thiriot 1987 : THIRIOT (J.). – Apport ethnographique et essai d'interprétation des structures de l'atelier de potiers du XII^e siècle à Saint-Victor-des-Oules, Gard, *In* : Actes du IIème Colloque international de céramologie médiévale méditerranéenne, Tolède 1981, (Madrid 1987), p. 49-57.

Thiriot 1989 : THIRIOT (J.). – Les potiers du Moyen-Age : la cuisson réductrice. L'évolution du centre de production de Saint-Quentin-la-Poterie dans le Gard, *Archéologie en France métropolitaine*, Le Courrier du CNRS, dossiers scientifiques, 73, 1989, p. 80-81.

Thiriot 1990 : THIRIOT (J.). – Les fours de potiers médiévaux en Méditerranée occidentale : problème de méthode, *Fours de potiers médiévaux en Méditerranée occidentale*, Madrid 1987, Casa de Velazquez, Madrid 1990, p. 169-200.

Thiriot 1991 : THIRIOT (J.). – Provenance et circulation de la céramique médiévale, *In* : Du terrain au laboratoire. Pour un meilleur dialogue en archéologie, Colloque SPF-GMPCA, Paris, 1989. Paris, 1991. *Bulletin de la Société Préhistorique de France*, T. 86, n° 10-12, 1989, p. 343-346.

Thiriot 1992a : THIRIOT (J.). – avec CHILRA-ABRAÇOS (H.), DIOGO (J.M.), A olaria negra em Portugal, ontem e hoje: urgência no seu estudo. *Arqueologia medieval*, Campo arqueológico de Mértola. Edições Afrontamento, Porto, I, 1992, p. 179-188.

Thiriot 1992b : THIRIOT (J.). – Du four à l'atelier de potier : quelques réflexions pour une meilleure connaissance de cet artisanat médiéval. *In* : Tecnologia de la coccion ceramica desde la antiguedad a nuestros dias, Agost 1990. Agost 1992, p. 141-152.

Thuile 1943 : THUILE (J.). – La céramique ancienne à Montpellier. – Paris : Champrosay, 1943.

Vayssettes 1987 : VAYSSETTES (J.-L.). – Les Potiers de terre de Saint-Jean-de-Fos. – Saint-Georges-de-Luzençon : Maury, 1987.

Vayssettes 1988a : VAYSSETTES (J.-L.). – Notes sur un village de potiers : Cruzy, *Etudes sur l'Hérault*. – n° 4 nouvelle série, 1988.

Vayssettes 1988b : VAYSSETTES (J.-L.). – Les ateliers de poterie dans le département de l'Hérault de la fin du Moyen-Age au XIX^e siècle : essai de recensement, *Bulletin de la Fédération archéologique de l'Hérault*, 1988-4.

Vayssettes 1990 : VAYSSETTES (J.-L.). – La tuilerie Dumas d'Aigues-Vives (Gard), *Les cahiers d'Arts et Traditions rurales*, n° 3, 1984-1990, pages 62 à 74.

Vayssettes 1992a : VAYSSETTES (J.-L.). – Les ateliers de faïence fine le Lodève et du Mas Delpont, *Etudes sur l'Hérault*, tome 7-1991/8-1992.

Vayssettes 1992b : VAYSSETTES (J.-L.). – Ateliers de poterie dans quelques départements du Midi de la France, du moyen âge au XIX^e siècle : localisation et structures, *Université du Rouergue*, 1992.

Vayssettes 1993a : VAYSSETTES (J.-L.). – Un italien à Cruzy, *Un goût d'Italie : céramiques et céramistes italiens en Provence du Moyen Age au XX^e siècle.* Aubagne : Narration, 1993, p. 86.

Vayssettes 1993b : VAYSSETTES (J.-L.). – Les importations italiennes en Languedoc, *Un goût d'Italie : céramiques et céramistes italiens en Provence du Moyen Age au XX^e siècle.* Aubagne : Narration, 1993, p.98.